Document generated on 07/18/2025 5:33 p.m.

Cahiers de géographie du Québec

La place de la géographie dans l'éducation des années 80

Louis-Edmond Hamelin

Volume 26, Number 68, 1982

URI: https://id.erudit.org/iderudit/021562ar
DOI: https://doi.org/10.7202/021562ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)
1708-8968 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Hamelin, L.-E. (1982). La place de la géographie dans l'éducation des années 80. *Cahiers de géographie du Québec*, *26*(68), 247–249. https://doi.org/10.7202/021562ar

Tous droits réservés © Cahiers de géographie du Québec, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LA PLACE DE LA GÉOGRAPHIE DANS L'ÉDUCATION DES ANNÉES 1980[1]

par

Louis-Edmond HAMELIN

Recteur
Université du Québec à Trois-Rivières, Trois-Rivières
C.P. 500, Trois-Rivières (Québec), G9A 5H7

Les organisateurs Christian Morissonneau de l'AGQ et Edmond Pauly de la SPGQ avaient fait appel à des représentants autorisés des divers niveaux de l'enseignement de la géographie au Québec : Monique Lapointe-Aubin du ministère de l'Éducation, Yvan Sinclair de la Quebec Association of Geographical Teachers, Lise Drouin du primaire, Edmond Pauly du secondaire, Léon Gagnon du collégial, Christian Morissonneau de l'université, Pierre Baril de l'éducation aux adultes et Lucie Legault du milieu étudiant. Des exposés pertinents ont été présentés par chacun des invités. Ainsi, l'on a parlé des nouveaux programmes au secondaire I et III, des relations entre la géographie, l'histoire et l'économique, du matériel pédagogique, du nombre comparé des étudiants aux niveaux pré-universitaire et universitaire, de l'adaptation de la géographie aux niveaux d'enseignement, de la demande en géographie humaine, de l'étude des lieux périphériques des maisons d'enseignement, de la géographie comme d'une discipline vivante, des difficultés du marché du travail (mais non pour la majorité des diplômés), des perspectives de l'éducation des adultes, de l'intérêt d'une discipline fondamentale comme la géographie. Malgré la richesse des points de vue, la courte période des exposés a laissé davantage de temps aux discussions interpersonnelles ; en fait, cette méthode a pu permettre pas moins de 50 interventions abordant les principaux aspects de l'enseignement de la géographie au long de la chaîne scolaire. J'ai clôturé le colloque en abordant personnellement certains aspects des géographies d'enseignement.

D'abord, la géographie me semble être une discipline « difficile » à définir certes, mais aussi à enseigner et surtout à pratiquer. Il est déjà compliqué de dépasser l'anarchie épistémologique d'écoles souvent conflictuelles : géographie classique « totale » et idéaliste, géographie quantitative, géographie phénoménologique ou néo-humaniste, enfin, géographie radicale et critique (marxiste) ; il n'y a pas qu'une seule bonne géographie pour tous les sujets, pour tous les temps et pour tous les chercheurs[2]. En conséquence, la maturation du géographe est impossible sans des aptitudes personnelles pour cette forme élastique de connaître, sans des efforts systématiques et sans une période plurannuelle de maturation. La géographie est une profession qui est loin d'être ouverte à tous et à chacun ; elle comporte des restrictions

certaines. Le nombre total des géographes, qu'ils œuvrent dans l'enseignement à tous niveaux, dans la pratique directe (recherche, consultation...) ou la pratique indirecte (diverses occupations conduites en fonction d'une formation de géographe) est limité et il se tient loin en-deçà des familles populeuses de professionnels.

Par contre, de par son objet, la géographie est largement ouverte sur le monde dans son ensemble et s'intéresse à un grand nombre de traits naturels et d'aventures humaines ; elle ne mérite cependant pas le reproche trop facile de « toucher à tout ». C'est justement par le grand intérêt qu'elle porte aux divers milieux de l'homme qu'elle doit tenir une place de premier plan dans les programmes pré-universitaires. Par exemple, nous semblent fort souhaitables : a) un cours d'éveil aux éléments de géographie physique présenté à partir d'excursions périphériques à la maison d'enseignement et offert au primaire et au secondaire et b) un cours d'introduction au monde contemporain utilisant les cartes, offert celui-là au niveau collégial. Je ne vois pas que des présentations de ce genre puissent être mieux assurés par d'autres que des géographes. Une des grandes difficultés de l'enseignement de la géographie réside dans l'ajustement de la matière et des méthodes didactiques au niveau du développement mental de l'élève ; je crains que se produisent bien souvent des transferts faciles d'un niveau à l'autre, par exemple, du niveau universitaire au niveau secondaire (tentation pour un nouvel enseignant du secondaire III d'utiliser sans trop d'adaptation pédagogique les notes de cours qu'il vient de suivre à l'université) et du niveau collégial au niveau secondaire.

Je serais porté, pour une bonne part, à situer l'élément majeur de toute discipline chez l'individu lui-même qui la pratique. C'est en fonction de cette philosophie personnaliste que je ne pourrais me contenter d'établir une évaluation de la géographie sans me préoccuper de son support nécessaire, le géographe ; « l'homme avant la profession », a-t-on écrit. Dans la vie, plus de la moitié des choses importantes ne sont pas professionnelles. Dans ces conditions, on ne pourrait se préparer à pratiquer l'une ou l'autre forme de la géographie sans prendre d'abord conscience des contours de son être propre. La réflexion sur soi, la conscience de soi, constitue l'acte premier. Cette dimension n'est pas une chose distante de la profession mais elle est intimement liée à cette dernière.

Au cours des trente dernières années, la géographie s'est implantée : formation d'enseignants et d'étudiants, contribution à la compréhension générale du Québec, ouverture de champs nouveaux comme la nordologie, la limologie (H. Dorion), le Quaternaire, la cartographie..., publications remarquables (numéros spéciaux des Cahiers de géographie du Québec et de Géographie Physique et Quaternaire de Montréal), colloques annuels SPGQ, présentation de nouveaux horizons de travail, reconnaissance officielle de géographes... Par contre, ensemble, les autres disciplines qui sont en mesure de concurrencer la géographie (ingénierie, administration, sociologie, économique, agronomie, histoire...) ont connu des développements encore plus significatifs. La vision de l'avenir de la géographie ne peut pas être basée sur la quiétude, la naïveté et le simple prolongement des choses ; la meilleure chance de la géographie réside dans une reconnaissance explicite de sa valeur d'utilité aux plans technique et culturel. Comme cet objectif n'est pas couramment atteint, c'est la détermination qu'il faut prendre comme attitude. Pessimisme ? Non, réalisme.

NOTES

[1] Ce texte tient lieu de compte rendu du colloque conjoint de l'Association des géographes du Québec et de la Société des professeurs de géographie du Québec tenu à Montréal le 14 mai 1982 dans le cadre du Congrès annuel de l'Acfas. L'auteur agissait alors comme président-animateur.

[2] L.-E. HAMELIN, *Destin d'une géographie humaine mal aimée*. Texte destiné au colloque « Continuité et rupture dans les sciences sociales au Québec. 1935-1985 », Mont-Gabriel, 14-17 octobre 1981. Publication prévue, Société Royale du Canada, Montréal, 1982.